NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 Nº 7 1930

La dialectique de l'action humaine d'après M. Blondel

Robert CLAUDE

p. 538 - 565

https://www.nrt.be/fr/articles/la-dialectique-de-l-action-humaine-d-apres-m-blondel-3347

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La dialectique de l'action humaine d'après M. Blondel

Deux livres sur l'œuvre de M. Blondel.

Cet article a des visées modestes : il est principalement un exposé. Il n'a qu'une prétention : être clair et serein.

Un observateur superficiel aurait pu croire que le silence était en train de se faire autour du nom de Maurice Blondel et voici que 1928 nous apporte deux livres (1), de Paul Archambault et de Frédéric Lefèvre, nous livrant, chacun à sa manière, un *itinéraire philosophique* de M. Blondel et nous conviant à suivre l'évolution de sa pensée.

Frédéric Lefèvre pourrait intituler son livre : *Excursions philosophiques avec M. Blondel.* Nous ne suivons pas un itinéraire strictement continu ; après une première excursion philosophico-historique autour des années 1893, nous en faisons une seconde en 1927 qui se continue bien au delà de 1930 : celle-ci purement philosophique, beaucoup plus longue et parfois très rude. Mais quelle agréable promenade en telle compagnie ! Aux environs d'Aix, à la Nacelle et sur les pentes de Sainte Victoire, côtoyant les abîmes d'une pensée profonde et s'approchant des cimes de l'être, on s'emplit de l'air pur de la montagne et on se laisse distraire par les horizons magnifiques qui reposent en élevant l'âme.

N'allez par croire cependant que c'est un livre à mettre dans la poche de votre pardessus pour le lire dans le métro ou sur la plateforme d'un tram. Non. Faites l'excursion et vous reconnaîtrez une

(1) PAUL ARCHAMBAULT : *L'œuvre philosophique de Maurice Blondel* dans *Cahiers de la Nouvelle Journée*, n° 12, Bloud et Gay. — *L'itinéraire philosophique de Maurice Blondel : Propos recueillis par* FRÉDÉRIC LEFÈVRE dans *La Nef*, n° 5, Spes. — Pour les notes : Arch. = Archambault ; Lef. = Lefèvre ; Act. = Action.

fois de plus que Frédéric Lefèvre n'est pas un littérateur vulgaire mais un esprit fin, intelligent, qui goûte et comprend tout ce qui est humain. M. Blondel a subi le charme de cette souplesse et de cet humanisme. Il a été heureusement surpris de trouver dans son interlocuteur « une information qui me surprenait, une compréhension que je n'osais espérer ». Et dans « cette intelligence toute plastique et cette bienveillance prête à tous les accueils », l'auteur de *l'Action* s'est retrouvé revendiquant « une science large comme la charité » qui, « prenant en soi toutes les consciences, se fait la complice intime de tous ». (1)

Paul Archambault a pris un titre plus austère : *L'œuvre philosophique de M. Blondel.* C'est une étude technique : 250 pages fournies, parfois un peu touffues, où nous suivons la pensée du philosophe de *l'Action* dans les moindres sinuosités de son développement. Nous avons là un instrument de travail très précieux. La pensée blondélienne a marqué dans la philosophie catholique contemporaine, c'est un fait : on ne peut le mépriser. Mais cette pensée, malgré sa préoccupation de ce qui est vital et décisif pour les âmes, est malheureusement réservée à quelques-uns à cause de sa technicité rigoureuse ; de plus, les circonstances lui ont imposé provisoirement une forme fragmentaire : le livre de Paul Archambault, étude complète et continue de cette œuvre, remédie heureusement à cette difficulté et à cette dispersion. Nous devons l'en remercier ; et aussi l'en féliciter. Qui a étudié *l'Action* sait quel courage il faut pour arriver au bout de ces 490 pages souvent si tourmentées (2) ; ajoutez à ce travail la lecture appro-

(1) *Lef.*, pp. 11-32 ; *Act.*, pp. XV, XX, XXI.

(2) Nous touchons à la vraie critique : la difficulté d'interprétation. Sans doute bien des heurts auraient été évités, si M. Blondel avait pu exprimer sa pensée en toute clarté. Les articles parus depuis *l'Action* ont bien apporté des précisions, mais la doctrine reste fragmentaire. La pensée généreuse du philosophe est « active », toujours en mouvement, plus amante de « prospection » que de « réflexion » : « ... sans parler des misères de santé et des tâches professionnelles, je répugne trop à un effort qui me semble artificiel et contre-nature, à l'effort de fixer et de divulguer une pensée qui, cherchant hélas malgré elle à être *intégrale*, aperçoit sans cesse une rive ultérieure ». (*Lef.*, p. 106). M. Blondel a les yeux

fondie des autres écrits pour dégager les lignes maîtresses de l'ensemble et vous ne vous étonnerez pas que le travail de Paul Archambault soit sur le chantier depuis dix ans.

L'auteur n'a pas « fait œuvre originale » sans doute ; mais son livre est indispensable à qui veut entreprendre une étude un peu sérieuse sur M. Blondel. Ajoutons que les nombreuses notes dont fourmille le cahier apportent des précisions heureuses sur la pensée actuelle du philosophe d'Aix.

« *L'Action* » *et l'unité de l'œuvre.*

A plus d'une reprise M. Blondel a reproché à ses critiques de considérer *l'Action* comme une étude indépendante et totale, alors qu'elle n'est qu'un chapitre de son œuvre. Celle-ci doit se composer d'une trilogie sur *l'Être*, *la Pensée* et *l'Action* : le tout couronné par une étude sur *l'Esprit chrétien*.

Cette réserve faite, l'on peut dire que le secret, le filon original de l'œuvre se trouve déjà tout entier dans *l'Action*. Une pensée concrète et humaine ne peut être fragmentaire, elle est nécessairement totale et, même dans un simple chapitre, s'il est étudié, tout le dessein de l'auteur apparaît. Le rêve qui hante aujourd'hui le vieux penseur est le rêve de son adolescence. Son ambition a toujours été une doctrine intégrale, « une philosophie ni *séparée* ni *dépendante* de la science, non plus que de la religion positive, et qui cohabite spontanément, dans notre connaissance comme dans notre vie, avec la critique la plus intrépide et avec le catholicisme le plus authentique... Je suis toujours, depuis ce rêve d'adolescence, sur la même route, plus longue encore que toute vie humaine, mais qui me semble toujours plus droite, plus lumineuse et plus récompensante ». (1)

fixés en avant, *quae quidem retro sunt oblibiscens, ad ea vero quae sunt priora extendens me ipsum* ». C'est un pionnier, un « prospecteur » : cela fait beaucoup pardonner.

(1) *Lef.*, pp. 45-46. — « Vivant en chrétien, je cherche comment je dois penser en philosophe ». *Arch.*, p. 40, note.

On ne fait qu'une trouvaille dans sa vie — heureux qui en fait une ! D'après les aperçus fragmentaires qui nous sont livrés sur l'œuvre future (posthume, disait malicieusement M. Blondel à Barrès), *la Pensée* exploitera la même veine que *l'Action*. *L'Esprit chrétien* sera un hymne à la charité divine. Or nul n'ignore que *l'Action* est moins une métaphysique du vrai qu'une métaphysique de la charité : « le dernier mot de tout, y lit-on dès l'introduction, c'est la bonté, et être, c'est vouloir et aimer » (1). Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que l'avenir ne nous promette de nouvelles richesses; pour se convaincre du contraire il suffit de lire *l'Itinéraire philosophique.*

Qui veut étudier l'œuvre blondélienne doit d'abord aller à *l'Action*. C'est l'idée de Paul Archambault, mais peut-être ne l'a-t-il pas assez clairement indiqué : sans doute se figure-t-il que tous se guident aussi facilement que lui dans ce vaste temple dont certaines chapelles sont bien obscures. Dégager clairement les grandes lignes de *l'Action*, tel est le but de cet article. Nous espérons apporter ainsi une très imparfaite collaboration à l'étude de cette philosophie.

Par le fait même on admirera, une fois de plus, les richesses apologétiques du livre et le parti qu'en peut tirer un esprit averti et judicieux. D'autant plus que le volume est presque introuvable et ne fait que de très rares apparitions chez les bouquinistes (2).

(1) *Act.*, p. XXIII.

(2) Pourquoi *l'Action* n'a-t-elle pas été rééditée? « Jamais, je n'ai reçu aucun blâme d'aucun représentant de l'Église enseignante, pas le moindre conseil de silence ou de délai... Si j'ai refusé ou refuse de la rééditer telle quelle, c'est parce que, de plus en plus conscient de la gravité et de la complexité des problèmes soulevés, plus instruit des solutions traditionnelles, plus soucieux de ma responsabilité d'auteur... je tiens à profiter des controverses, à élucider les formules équivoques et imparfaites, à laisser mûrir, jusqu'à l'extrême limite de mes forces, une doctrine qui doit se présenter prudemment... » *Arch.*, p. 13 note; *Lef.*, pp. 95-97.

La dialectique de l'action.

Trois thèses principales semblent se dégager d'une lecture attentive de *l'Action* :

1° *Le primat philosophique de l'action.* M. Blondel unit à un respect souverain de la raison un sentiment très vif de la richesse de la pratique morale. L'action lui apparaît comme le « lien substantiel » de la raison et de la pratique, le « confluent de la pensée et de la vie, de l'originalité individuelle et de l'ordre social et même total, de la science et de la foi » (1).

2° Une méthode, *une dialectique concrète et immanente* dans laquelle le sujet cherche son équilibre par un progrès qui a comme règle inflexible et fin nécessaire l'accord de la volonté implicite et *voulante* avec la volonté explicite et *voulue*.

3° *Cet équilibre ne peut être atteint parfaitement dans l'ordre naturel;* d'où besoin (2) troublant d'un ordre transcendant et d'une intervention surnaturelle.

Nous nous en tiendrons principalement à la seconde thèse. D'abord parce que notre article, simple exposé, ne veut pas réveiller ou envenimer des polémiques; ensuite parce que la première et la troisième thèses viendront naturellement s'amorcer à la seconde. En fait, cette seconde thèse, bien comprise, prêtait moins à discussion; au contraire l'imprécision des deux autres exigeait des éclaircissements et ce fut la tâche des nombreux articles qui suivirent *l'Action*. En 1896 la *Lettre sur l'Apologétique* traite des rapports du naturel et du surnaturel (thèse 3); en 1906 *le Point de*

(1) *Arch.* pp. 57-59. — « ... ce n'est donc pas la pensée seule qu'on doit chercher. C'est dans l'action qu'il va falloir transporter le centre de la philosophie, parce que là se trouve aussi le centre de la vie. » *Act.*, p. XXIII. — « ... l'action... constitue l'unité concrète de chaque être en assurant sa communion avec tous... En traduisant ce qu'il y a de singulier, d'inédit, d'initiateur en chacun, elle n'en subit pas moins les influences du monde inférieur, du monde intérieur, du monde supérieur : ...elle est le lieu géométrique où se rencontrent le naturel, l'humain le divin. » *Lef.*, pp. 66-67. Voir aussi *infra*, pp. 545-547.

(2) Cfr. *infra*, p. 558, note 2.

départ de la recherche philosophique ébauche une théorie de la connaissance intégrale (thèse 1); le dernier article paru (*Le Problème de la mystique*, 1925) fournit de nouvelles précisions sur les deux thèses (1).

Mais on le voit, nous nous écartons de notre dessein.

I. — Le point de départ.

La tyrannie de l'action (2).

Pourquoi se poser le problème de l'action?

Notre esprit s'arrête dans sa marche et interroge, dès que le frisson de l'inquiétude l'envahit par la présence de quelque résistance mystérieuse. Or l'action humaine — prenons provisoirement ce mot dans son sens le plus général — naît, se développe et s'épanouit au sein de contraintes innombrables, au point de paraître une véritable tyrannie. Montrons-le.

D'abord il ne dépend pas de moi d'agir ou de ne pas agir : cela m'est imposé. Ou je parle ou je me promène ou je me repose ou je travaille. J'agis toujours : que j'y pense ou que je n'y pense pas. Même si je ne veux pas, j'agis encore : le suicide est un acte. Ne pas vouloir agir est agir plus que jamais; car pour cela il faut concentrer toute son énergie pour refouler cette vie ardente et torrentueuse qui jaillit de notre être. « Dans l'ascétisme, il se dépense une énergie plus grande que dans la violence de la passion ». Il nous est donc imposé d'agir : c'est nécessaire. Première tyrannie.

C'est aussi mortifiant et douloureux. Car agir, c'est avoir un but et un seul, avoir donc sacrifié tous les buts qui m'attiraient ou auraient pu m'attirer, sauf un. Je pose actuellement une humble action; par le fait même, je m'appauvris d'une foule d'autres

(1) 1° *Ann. phil. chrét.* 1896, 6 articles. — 2° *Ann. phil. chrét.* 1906, 2 articles. — 3° *Cahiers de la Nouvelle Journée*, n° 4, pp. 1-63,

(2) *Act.*, pp. VIII-X; 325-332.

actions que j'aurais pu choisir, je me borne. Et si je regarde en amont de ma vie, quelle infinité de choix successifs, et partant de séparations douloureuses, j'ai dû consentir, pour en arriver à cette pauvre petite action ! Le chemin de la vie ressemble à l'itinéraire des premiers croisés qui marchaient vers Jérusalem en semant de leurs morts les sables brûlants de l'Asie. Avancer, c'est choisir et choisir, c'est mourir un peu. L'action est donc mortifiante.

Au moins aurai-je la ressource de suspendre mon choix pour ne renoncer à rien ? Non, si moi je ne choisis pas, un autre choisit pour moi contre moi. Si, pour ne rien sacrifier, je ne me décide pas à poser telle action, mais reste dans l'attente et suspends mon choix, entretemps j'agis quand même. Vers quel but ? Sous quelle influence ? Puisque moi je ne choisis pas, les circonstances aveugles décident pour moi et me conduisent où elles veulent. Pour avoir refusé mon libre dévouement, je suis tombé en esclavage. « Tête, cœur et bras, il faut que je les donne de bon gré ou on me les prend ». Nouvelle tyrannie.

Il me faut donc marcher, mais pourrai-je marcher en pleine lumière ? Hélas ! Pour peu que j'agisse d'une manière consciente, que d'obscurités je sens peser derrière moi, autour de moi et devant moi. Un romancier contemporain dit de son héros qu'il allait « enveloppé, pressé par la nuit noire qui s'ouvrait et se refermait derrière lui, si étroitement qu'elle semblait peser... Il presse le pas et toujours la nuit s'ouvre et se referme ». Dans toute action, il y a un acte de foi. Nouvelle tyrannie.

Le peu que je vois, j'espère du moins pouvoir le réaliser intégralement. Non. Je porte en moi une vision intérieure que je voudrais communiquer à mon interlocuteur et je souffre de la pauvreté défaillante des mots et des signes dont je dispose. Entre ce que je vois et ce que je dis, quelle disproportion ! Et dans le domaine moral, entre ce que je comprends et ce que je veux ! Je vois l'idéal à réaliser, mais la volonté me fait défaut. *Non enim quod volo bonum, hoc ago : sed quod odi malum, illud facio.* (Rom., VII, 15). « Il y a toujours entre ce que je sais, ce que

je veux et ce que je fais, une disproportion inexplicable et déconcertante ». Bref, tyrannie avant l'action, pendant l'action.

Et après? Nos actes nous suivent. Ils pèsent sur notre vie. Avoir agi selon ses passions augmente la puissance de ces passions sur nos actes futurs; au point que nous devenons comme les prisonniers de nos actes passés : et ceux-ci parfois se retournent contre nous « ainsi qu'un fils insoumis en face de son père ». Bien plus, nos actes semblent agir sur nous, plus que nous n'avons agi sur eux. Il suffit d'être lâche, de se « laisser aller », pour poser un acte mauvais, contracter une habitude vicieuse et obscurcir en sa conscience la sincérité primitive; tandis que pour racheter cet acte, déraciner cette habitude et rouvrir sa conscience au soleil, il faut de l'héroïsme. Nouvelle et dernière tyrannie.

Ainsi donc une action, qui m'a été imposée, que j'ai posée dans une demi-lumière, pèse après sur toute ma vie. Ainsi, avant, pendant, après l'action, nous trouvons dépendance, contrainte, défaillance : c'est la brutalité de l'expérience quotidienne. Et la souffrance est d'autant plus sensible que l'on voit plus clair dans sa conscience! Mais — et ceci est d'importance — je ne souffre de cette servitude que pour autant que je conçois et souhaite un affranchissement complet. On ne souffre d'une prison que dans la mesure où l'on connaît et désire la liberté. D'où conflit intime : *entre tout ce qui domine ma volonté et ma volonté de tout dominer*. C'est de la conscience de ce conflit, de cette inquiétude profondément humaine que naît le problème de l'action.

L'action.

Il ressort clairement de ce que nous en avons déjà dit que l'action n'est pas uniquement l'effort musculaire ou l'activité purement extérieure. Action est ici quasi synonyme de vie. Le livre de M. Blondel porte en titre : *L'Action*, et en sous-titre : *Essai d'une critique de la vie*. Et prenons ce mot de vie dans un sens ni trop matérialiste ni trop spiritualiste, mais dans son sens intégral et humain. Qu'est-ce que la vie humaine? Une marche. Et nous

l'avons vu, une marche nécessaire; ajoutons, une marche conquérante. Fermons les yeux, fixons le regard intérieur sur l'intime de notre vie : elle nous apparaît comme une source jaillissante, comme un fleuve qui coule, tantôt rivière paisible de la plaine, tantôt torrent impétueux de la montagne, rivière dont la source se cache là-bas sur quelque sommet lointain, dont on saisit un instant le miroitement des eaux et qui va se perdre au loin dans une mer inconnue, rivière majestueuse qui en coulant accumule richesse sur richesse et dont on n'ose soupçonner ce qu'elle sera, arrivée à son terme. Le terme? Mais y a-t-il un terme? Les eaux qui jaillissent du fond divinement obscur de notre être semblent si puissantes qu'on se demande si elles pourront jamais s'arrêter. Telle apparaît la vie humaine. « Quelque chose de conscient, qui passe ». Malebranche, et avant lui saint Augustin, appelait cela l'*inquiétude*; M. Blondel parle d'*action*.

Après les évocations métaphoriques, le langage technique. Ecartons d'abord une misérable confusion : « Tandis que le mot *action* avait évoqué pour moi l'idée d'un achèvement,... d'une actualisation de toutes les puissances, d'une pensée de la pensée qui vit, s'incarne dans la lumière et la fécondité... on l'a opposé à la connaissance, à la contemplation qui est la plus haute et la plus pleine forme de l'action, pour en faire le synonyme d'impulsion aveugle, d'instinct subsconscient, de simple élan vital, voire même d'initiative brutale » (1).

Cela dit, l'on comprendra mieux l'explication plus positive : « Etat d'équilibre perpétuellement instable ou de disproportion intime, tel que chaque effort tenté pour satisfaire à des exigences antérieures qui se manifestent spontanément à la pensée révèle des exigences ultérieures qui s'imposent moralement à l'action. Et pour désigner ce mélange de virtualités obscures, de tendances conscientes, d'anticipations implicites, le mot *action* semble bien choisi; car il comprend à la fois la puissance latente, la

(1) *Lef.*, p. 93.

réalisation connue et le pressentiment confus de tout ce qui en nous produit, éclaire et aimante le mouvement de la vie » (1).

Le problème de l'action est donc le suivant. Où allons-nous? Quelle est cette inquiétude humaine, fruit d'un équilibre instable? Où trouver de quoi satisfaire le désir primitif et profond de la vie et retrouver ainsi l'équilibre de l'âme et la paix?

En creusant avec M. Blondel le problème de l'action, nous répondons à l'inquiétude humaine et ne recherchons pas autre chose qu'une doctrine de la vie, *la* doctrine de la vie.

II. — L'ASCENSION.

A. — L'ORDRE DE MARCHE.

Orientons-nous.

J'ouvre le livre de *l'Action* à la table des matières. Je vois s'y succéder toutes les doctrines possibles de la vie. Disposées dans un ordre strict, selon l'ampleur du désir fixé à l'action humaine par chacune de ces doctrines. Je les énumère dans l'ordre : on veut le néant, le sensible, la science : science positive, science psychologique, science morale : morale égoïste, morale familiale, morale patriotique, morale universelle; puis dépassant l'univers, la religion : religion naturelle, religion superstitieuse, et enfin religion surnaturelle. Telle est la marche conquérante de *l'Action*.

La vérité vivante (2).

On le voit. Nous assistons à une étude progressive de l'élan premier de la vie, étude qui ne s'arrêtera que lorsque la doctrine répondra adéquatement à l'aspiration initiale. Pour M. Blondel, la philosophie n'a pas d'autre raison d'être (3). D'où sa définition

(1) *Le point de départ*, pp. 234-235. Pages très profondes. « C'est une succession d'états dont chacun annonce ce qui suit et contient ce qui précède », dirait Bergson en sa langue légère. *Introduction à la métaphysique*, p. 2. — A noter : « Nous nous mouvons en des plans différents », dit Bl. de Bergson. (*Lef.*, pp. 46-51).

(2) *Le point de départ, passim*; part. II, pp. 234-236; *Act.*, pp. 344-348.

(3) Moins une « étude » qu'une « réalisation » progressive, la philosophie

de la vérité : « l'adéquation de la vie et de la pensée ». Entendez : l'adéquation entre tout ce que recèle le mouvement de la vie et l'intelligence que j'en possède. « A l'abstraite... *adaequatio speculativa rei et intellectus* se substitue (se présuppose) la recherche méthodique,... l'*adaequatio realis mentis et vitæ.* »

Sur quoi, faisons deux remarques. Premièrement, notons l'expression : *recherche méthodique*. En effet, cette vérité, cette adéquation ne s'acquiert pas d'un bloc, mais par une recherche progressive, par étapes, comme dans le livre de *l'Action*. Deuxièmement, cette vérité n'est pas le fruit d'une action à sens unique de la vie vers la pensée, le sens contraire étant interdit, mais une action réciproque de la vie sur la pensée et de la pensée sur la vie. La vérité s'acquiert par « *prospection* » et par « *réflexion* » « Tour à tour la vie précède et prépare l'idée et l'idée devance et stimule la vie consciente de soi », ou encore, « s'égaler soi-même », en quoi consiste la vérité, c'est « acquérir une plus entière conscience de ce qu'on est et réaliser plus complètement ce qu'on sait ».

Voyons appliquée dans *l'Action* cette notion de vérité vivante, cette recherche progressive, conquérante de vérité. Vie et pensée. Qui est premier? La vie, qui est notre point de départ. *Primum vivere, dein philosophari.* Un jour, de l'inquiétude de la vie, naît la réflexion. Je réfléchis sur la vie et j'en cherche une théorie satisfaisante, qui me permette de vivre en homme conscient. Pour prendre une théorie minimante, disons : la vie est la poursuite du néant. Maintenant que je sais que je suis, je vais m'efforcer de vivre selon ce que je sais. Et je vis cette doctrine du néant. Mais l'inquiétude persiste et bientôt la vie me révèle que ma doctrine est insuffisante, que de toutes parts ma vie déborde ma doctrine : je prétends m'en tenir au néant et sans cesse je cherche *quelque chose.*

« coopère à une tâche, *viribus unitis*, plutôt qu'elle ne définit un objet spéculativement ». *Le p. de dép.*, p. 249.

(1) *Le p. de dép.*, I, pp. 341 *sqq.* — « L'action progresse par *prospection totale* et *réflexion partielle* ».

De cette expérience, je retourne à la réflexion, cherchant une doctrine plus ample qui « colle » adéquatement à la vie réelle. Je veux *quelque chose*. Quoi? Mais le sensible. Cette doctrine acceptée, je retourne à la vie, tâchant de réaliser ce que je sais mieux. Hélas! la vie inquiète déborde à nouveau la doctrine; je ne puis m'en tenir au sensible. J'y mêle quelque chose de plus, de l'esprit : *j'organise le sensible, je lui trouve des lois.* Nouvelle réflexion, nouvelle adaptation, nouvelle doctrine. Le but de la vie : c'est le sensible organisé, la science. Vive la science!

Mais le scientisme est insuffisant. La vie déborde à nouveau. Et ainsi par un échange réciproque de la pensée et de la vie, j'acquiers une conscience de plus en plus nette de ce que je suis et je réalise de plus en plus complètement ce que je sais, *j'exerce*, je conquiers progressivement l'adéquation de la pensée et de la vie, j'établis en moi le règne de la vérité.

Et où me mène l enquête de l'action? Après avoir créé et mis à l'épreuve une doctrine de plus en plus large de la vie, j'en arrive à penser que seule une religion surnaturelle pourrait satisfaire le désir fondamental de la vie. L'attente d'une religion surnaturelle : là s'arrête *l'Action*. Est-ce à dire — et ceci est une parenthèse — qu'à ce terme la vérité acquise s'arrête et meurt? Non, car pour qui adhère à la religion surnaturelle le progrès de la vérité, peut-être terminé en extension, est infini en compréhension. Et le chrétien qui, au jour le jour, conforme progressivement sa vie à l'enseignement du Christ, voit réciproquement grandir sa connaissance de Dieu. Pour tous la vérité est une vie, et s'arrêter c'est mourir. *Qui facit veritatem venit ad lucem.*

Nous commençons à saisir comment progresse le livre de *l'Action*, comment il est lui-même une action et mime le mouvement de la vie, comment ses divisions ne sont pas des chapitres, mais des étapes, comment ces étapes nous conduisent à des sommets d'où l'horizon contemplé est de plus en plus large et splendide et comment au terme, dans la paix enfin conquise, l'œil et le cœur embrassent l'infinitude de tous les horizons.

La dialectique de l'action ou la méthode d'immanence.

Le ressort de cette dialectique concrète et immanente, c'est l'inquiétude. Puisque nous sommes au cœur de la méthode blondélienne, reprenons-en l'étude du point de vue très strict de la volonté.

Toute action véritablement humaine est une œuvre de volonté. Or il faut distinguer dans la volonté ce qu'elle veut d'une manière fondamentale — *voluntas naturalis*, volonté voulante — et ce qu'elle veut particulièrement en chaque cas donné — *voluntas elicita*, volonté voulue —. *L'action met en équation dans la conscience le vouloir fondamental et les volontés ou doctrines particulières; tout le problème consiste à discerner s'il y a accord ou conflit.* C'est d'après cet accord maintenu ou violé que se mesure la valeur des volontés particulières. Là où règne l'accord, c'est la paix. Là où sévit un conflit, c'est l'inquiétude (1).

« La question en face d'une doctrine quelconque de la vie, est donc de savoir si elle répond à ce que nous voulons fondamentalement. Si on amène les tenants de cette doctrine à reconnaître qu'il y a dans notre vouloir quelque exigence à quoi elle ne répond pas, on a la preuve de fait que la solution offerte est insuffisante; qu'il faut passer plus outre pour répondre au desideratum qu'elle laisse. En montant ainsi d'une doctrine à l'autre, la volonté trouve dans celle-ci des satisfactions vainement demandées à celle-là et ainsi la suivante est un progrès sur la précédente, un progrès qu'il faut saluer et conserver précieusement comme une acquisition définitive. Mais si cette doctrine nouvelle et meilleure laisse subsister dans la volonté un résidu d'exigences, l'acquisition elle-même est une stimulation à pousser plus loin : et nous avons le droit de lui dire : *si tu es quelque chose de ce que je cherche, tu*

(1) « Le tout est d'égaler le mouvement réfléchi au mouvement spontané de mon vouloir. Or c'est dans l'action que se détermine ce rapport ou d'égalité ou de discordance. Aussi importe-t-il souverainement d'étudier l'action : car elle manifeste à la fois la double volonté de l'homme ». *Act.*, p. XXIV; *passim*, pp. XX-XXV.

n'es pas tout ce que je cherche (1). » Et ainsi jusqu'à la doctrine totale et rassasiante, qui établit l'accord entre l'orientation implicitement vécue et l'orientation explicitement choisie, entre la volonté voulante et la volonté voulue, entre la pensée et la vie.

« *Irrequietum est cor nostrum* ».

Cette méthode, dite méthode d'immanence, n'est pas toute nouvelle. Elle est la paraphrase active de l'immortelle formule augustinienne. « *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te, Domine* ».

Cor : c'est la volonté profonde, cette aspiration primitive, qui recèle tout le mystère de notre être et dont l'intraduisible richesse s'exprime bien dans ce petit mot : cor. *Irrequietum :* l'inquiétude humaine, ce dénivellement intérieur dont il a été question, cette instabilité de l'âme, s'adressant successivement aux doctrines et aux biens imparfaits et leur disant : « Si tu es quelque chose de ce que je cherche, tu n'es pas tout ce que je cherche ». *Donec* exprime bien ce glissement continuel de notre être, cette impossibilité où nous sommes de nous en tenir à une étape provisoire. *In te, Domine :* c'est l'affirmation du terme suprême, de l'unique refuge, de la paix immuable (2).

Apport original de M. Blondel.

Le fond de la méthode est donc traditionnel. Nous avons déjà pu juger de l'emploi nouveau qu'en fait M. Blondel. Son originalité ne se borne pas là. Il y a encore la sympathie universelle de ce grand cœur, cet humanisme profond, hérité de son maître Ollé-Laprune, qui lui permet d'entrer dans toutes les consciences, de se faire complice de toutes les doctrines, et, après avoir senti son cœur battre à l'unisson de ceux qui se croient ses adversaires (3),

(1) A. DE MARGERIE : « *L'Action* » dans *Ann. phil. chrét.*, 1895-96, p. 231-232.

(2) *Confess.* I. — Cf. MALLET : *La philosophie de l'Action* dans *Rev. de phil.*, sept. 1906.

(3) « L'amour et la science des hommes, c'est tout un ». *Act.*, p. 446, pp. XX-XXI.

de faire naître en eux le frisson discret de l'inquiétude, puis de leur montrer sous ce qu'ils croient penser et vouloir, ce qu'ils pensent et veulent en réalité, de leur faire découvrir dans les « négations apparentes et les fins artificiellement voulues, les affirmations profondes et les besoins incoercibles » de leurs âmes (1). Ecoutons-le.

« Il *faut accueillir toutes les négations qui s'entre-détruisent*, comme s'il était possible de les admettre ensemble ; il faut entrer dans tous les préjugés, comme s'ils étaient légitimes ; dans toutes les erreurs, commes si elles étaient sincères ; dans toutes les passions, comme si elles avaient la générosité dont elles se vantent ; dans tous les systèmes philosophiques, comme si chacun étreignait l'infinie vérité qu'il pense accaparer. Il faut, prenant en soi toutes les consciences, se faire le complice intime de tous, afin de voir s'ils portent en eux leur justification ou leur condamnation : qu'ils soient leurs propres arbitres ; qu'ils voient où les conduirait leur volonté la plus franche et la plus intérieure : qu'ils apprennent ce qu'ils font sans le savoir et ce qu'ils savent déjà sans le vouloir et sans le faire » (2).

Ou encore : « A la racine des plus impertinentes négations ou des plus folles extravagances de la volonté, il faut donc rechercher s'il n'y a pas un mouvement initial qui persiste toujours, qu'on aime ou qu'on veut, même quand on le renie ou quand on en abuse.... Il importe, sans parti pris d'aucune sorte, d'admettre d'abord toute l'infinie diversité des consciences humaines... il faut en chacune, sous les sophismes ignorés et les défaillances inavouées, retrouver la primitive aspiration, afin de les conduire toutes, en pleine sincérité, jusqu'au terme de leur élan volontaire. Ainsi, au lieu de partir d'un point unique d'où rayonnerait la doctrine particulière à un seul esprit, il est nécessaire de se placer aux extrémités des rayons les plus divergents afin de ressaisir, au

(1) *Lettre sur l'Apologétique*, p. 605.

(2) *Act.*, p. xxi.

centre même, la vérité essentielle à toute conscience et le mouvement commun à toute volonté » (1).

Etude magistrale de l'inquiétude humaine, souplesse d'adaptation à toutes les doctrines, et, nous le montrerons dans la suite, subtilité et vigueur dans la lutte, ampleur et, complet de l'enquête, telles sont les qualités qui caractérisent chez M. Blondel l'emploi de la méthode d'immanence.

Pour plus de clarté, voyons le maître à l'œuvre.

B. La montée.

Prenons un exemple. Arrêtons-nous à la seconde étape de l'enquête. La doctrine particulière qui s'offre à nous est celle du pessimisme, du nihilisme, celle qui prône le néant comme terme de la volonté. Pensez, si vous voulez, à Schopenhauer ou à quelque nirvâna bouddhique.

L'étape précédente, la première, la plus négative, était celle des dilettanti : « Il n'y a pas de problème de la vie : c'est une naïveté de le poser ». « Sans doute la question de notre destinée est effrayante et douloureuse, quand on a la naïveté d'y croire, et d'y chercher une réponse, quelle qu'elle soit, épicurienne, bouddhique ou chrétienne : il faut ne point la poser du tout » (2).

A ceux-là, l'expérience de la vie a montré que la neutralité est impossible puisque, dès qu'une doctrine intransigeante se présente, ils se cabrent. S'ils se défendent, c'est bien au nom d'une doctrine.

Il faut donc vouloir. Toutes les issues sont maintenant ouvertes à la volonté. Que veut-elle? Est-ce le néant? Cette voie semble ouverte; il faut l'explorer la première.

La doctrine du néant — Les apparences. (3)

Faisons-nous d'abord complices de la doctrine; nous montrerons ensuite que la vie réelle la déborde, qu'il faut aller plus haut.

(1) *Act.*, p. xx-xxi. — (2) *Act.*, p. 1. — (3) *Act.*, pp. 22-30.

Qu'il faille choisir le néant comme terme de notre volonté, l'expérience des sens, la science et la métaphysique le prouvent. L'expérience des sens, d'abord. Qu'est-ce que la vie, sinon la souffrance, la banqueroute du désir? La grande multitude des hommes est souffrante et plaintive. Les plus malheureux ne sont pas ceux qui n'ont rien, les pauvres; ceux-là ont encore l'espérance illusoire qu'un jour la fortune comblera leurs désirs. Les plus malheureux, ce sont les riches, ceux qui possèdent, qui ont épuisé le néant de tout. La raison de cette misère est qu'on demande à la vie ce qu'elle ne peut donner. Le néant, voilà la délivrance.

« Si la vie des sens laisse une lassitude infinie, c'est à un vide plus profond qu'aboutit la recherche scientifique, à une faillite sans remède... Quand, par exemple, saurons-nous ce qu'est l'esprit? Quand la physiologie aura démonté le mécanisme cérébral, la chimie découvert les dernières divisions de la matière et les mathématiques trouvé la formule unique qui de la cristallographie atomique s'étendra jusqu'au fonctionnement social ». Connaître est donc vain et douloureux. Plus on connaît, plus on a conscience de ne rien connaître; les plus infatués de leur science, ce sont les primaires. « Par son développement même, la science multiplie nos contacts avec le mystère, comme une sphère grandissante touche par plus de points au vide où elle plonge ». L'unique mérite de la science est de nous montrer que le terme de la recherche, c'est le néant.

Et la critique métaphysique vient à la rescousse. « L'expérience des sens et la clarté de la science ôtent peu d'illusions, puisqu'on souffre encore de les perdre... il faut faire la cure radicale de la volonté. Le mal, l'absurdité pure dont il faut guérir, c'est qu'on veut être, alors qu'on ne peut pas être... Ce qu'il faut, c'est donc tuer en soi la volonté chimérique d'être, consentir au non-être de la personne humaine, meurtrir jusqu'aux dernières racines du désir et tout amour de la vie; dévoiler la fourberie de tout instinct de conservation et de survivance, c'est procurer à l'humanité et

au monde le salut dans le néant, ce néant qu'il faut définir l'absence du vouloir ».

Voilà, je pense, la doctrine du néant bien campée. Maintenant voyons la volonté sincère et profonde, tel un ferment, désagréger la doctrine et forcer l'homme à vouloir autre chose et plus haut.

La doctrine du néant. — La réalité.

Le terme, nous dit l'expérience des sens, c'est le néant. La seule conduite logique serait donc le détachement des biens apparents, une méthode rigoureuse de sacrifice, l'extinction graduelle du moi et, par cette mortification, l'épreuve décisive du non-être. Au lieu de cela, que voyons-nous? La passion sans scrupule du plaisir, l'attachement à la vie des sens, l'ardente recherche du bien-être. Revanche de la volonté profonde. La pensée réfléchie affirme vouloir le néant, mais la vie concrète, l'action affirme qu'on ne peut s'en tenir là : quoi qu'on fasse, on veut *quelque chose*. Quoi? Il faudra le déterminer ultérieurement

Et le résultat de la science, est-ce bien l'affirmation du néant de toute connaissance? Non, c'est là une constatation superficielle. Au fond, ce que la science affirme, c'est le néant du phénomène, de ce qui passe et, par le fait même, la réalité de l'être qui ne passe pas. Voyons à l'œuvre la subtilité redoutable du maître.

« Mais derrière (les affirmations superficielles et les défaillances de la science), voici quelque chose qui grandit, un inconnu, un mystère réel qui épouvante la pensée d'un Pascal, d'un Littré, d'un Spencer, et devant lequel l'entendement n'agit plus, étonné de la grandeur de ce qu'il voit, et ne sachant qu'une chose, c'est qu'il ne le peut comprendre; c'est qu'aussi rien ne peut être compris, nié, mis en doute, admis, sans cette mystérieuse affirmation.

« Qu'est-ce donc que croire et aspirer au néant de tout objet de pensée et de désir? c'est par un aveu et un acte de foi spontané qui

dépasse la science, par une décision originale qui manifeste l'initiative de la volonté, avouer ce grand Tout dont aiment à parler ceux-là surtout qui se promettent l'anéantissement. Tout ou néant, pour eux deux termes équivalents : qu'est-ce à dire sinon qu'au fond des consciences subsiste le profond et obscur sentiment que ce qui ne sera plus ou n'est plus n'a jamais été vraiment : que l'être dans sa plénitude échappe à la durée et à la destruction : que le phénomène apparu pour s'éteindre ne répond point à leur attente infinie : et que la vie qui meurt est absurde. (Qu'est-ce cela, pensent-ils, qui n'est pas éternel ?) Partout éclate en eux une haute idée et comme un désir éternel de l'être ; ce qu'ils nient révèle la grandeur de ce qu'ils veulent. Le matérialisme dogmatique ou pratiquant est donc un mysticisme qui, dans la matière, adore l'invisible réalité de ce qu'il voit et rend un culte à l'être sous les espèces du phènomène... (Ainsi) jusque dans ce néant où il semblait fuir, l'esprit trouve ce qu'il ne paraissait point chercher, de l'être et peut-être l'Être. Et il ne faut pas s'étonner du développement spontané et universel de la pensée religieuse, aussi bien... dans l'ignorance que dans la civilisation la plus avancée, puisque même sous cette affirmation réfléchie du néant, il y a une croyance enveloppée et un hommage détourné à l'Être inconnu.

« Ainsi la volonté qui (en apparence) se porte à l'anéantissement de la personne humaine, se fonde (en réalité), qu'elle le sache ou non elle-même, sur une estime singulière et un amour absolu de l'être : qu'est cela, semble-t-il, qui n'est pas éternel ? » En fait ce que l'on veut, c'est « l'évanouissement des apparences individuelles..., de tout pouvoir éphémère de souffrance et de jouissance dans l'immense réalité qui ignore la mort » (1).

La voie du néant est donc fermée ; on ne peut pas, ou plus exactement, on ne veut pas y entrer. Et si on a cru y entrer, on n'a pas tardé à être arrêté par un être mystérieux et troublant,

(1) *Act.*, p. 34-35.

qui, à notre cri : « Il n'y a rien », a répondu : « Tu ne me fuirais pas, si tu ne me rencontrais pas ».

On veut donc *quelque chose*. Mais quoi?

Les étapes se succèdent.

Avec sûreté, M. Blondel s'avance n'ayant pour guide que l'orientation naturelle de la volonté voulante. Il croise toutes les doctrines et leur montre qu'elles veulent en réalité plus et autrement qu'elles ne le disent. Du doigt, il leur indique la cime. Tant qu'on ne sera pas là, il y aura inquiétude, conflit entre la volonté voulante et la volonté voulue.

Au bas de l'ascension, après les nihilistes, il rencontre ceux qui se bornent au sensible. Ils sont vite dépassés : on veut l'organisation du sensible, la science. De la science extérieure on est nécessairement conduit à la science intérieure de la conscience. Dans la conscience, on trouve la liberté et le devoir moral. Le devoir moral élargit les horizons de la volonté : de la morale individuelle on passe à la morale sociale de plus en plus universelle, de la famille à la patrie, de la patrie à l'humanité. Mais l'humanité seule ne peut fonder l'absolu du devoir. Il faut, semble-t-il, dépasser l'humanité. *Aliquid superest* (1).

« Ainsi, conclut M. Blondel, se retrouve encore ici cette instabilité qui ne nous a permis de nous arrêter à rien : impossible de fixer en aucun point le mouvement continu qui nous porte à travers tout le domaine des sens, de la science, de la conscience (et de la morale) ; à chaque degré nous découvrons qu'il faut aller au delà, non sans doute plus loin qu'on ne veut, mais plus loin qu'on ne le prévoyait » (2).

(1) Il serait contraire à notre dessein d'entrer dans les détails. D'ailleurs, cette partie de *l'Action*, qui contient des pages très originales et des plus suggestives, n'est pas la plus intéressante ni peut-être la plus solidement établie. Que penser des pages sur la famille, la cité?

(2) *Act.*, p. 135.

L'action « superstitieuse ».

La volonté qui cherche une base à la morale qu'elle désire, tend ses antennes au delà de l'humanité, vers un absolu, quelque chose d'indépendant et de définitif, qui soit hors de l'enchaînement des phénomènes, un réel hors du réel, un *divin* (1). C'est là le terme auquel l'action réfléchie éprouve l'impérieux besoin de se suspendre.

La volonté aspire donc à posséder le divin. Dans un dernier effort, par l'idolâtrie plus ou moins raffinée, l'homme va tâcher de se suffire à lui-même. Ce divin, il va essayer de le créer de toutes pièces, pour pouvoir tout en l'adorant, le dominer et en quelque sorte l'accaparer. De là l'idolâtrie comprise largement. M. Blondel l'appelle l'action superstitieuse, sorte de mystique dévoyée, par laquelle l'homme objective dans une idole, l'infinitude du désir qu'il sent obscurément en lui et, adorant cette œuvre de ses mains, satisfait ainsi sa volonté du divin.

Superstition grossière ou subtile, allant du fétichisme vulgaire à l'idolâtrie qui se passe d'idole. Superstition de la science ou de la philosophie, qui s'adore elle-même comme le seul absolu. Superstition de ceux qui croient trouver leur tout dans le culte de l'art, de la patrie ou de l'humanité. Superstition de l'irréligion elle-même.

Ici encore, *aliquid superest*. L'homme a atteint la limite de sa puissance et il reste un besoin. « De toutes ces tentatives, conclut M. Blondel, il ne ressort que cette conclusion doublement impérieuse : il est impossible de ne pas reconnaître l'insuffisance de tout l'ordre naturel et de ne point éprouver un besoin ultérieur : il est impossible de trouver en soi de quoi contenter ce besoin religieux. *C'est nécessaire et c'est impraticable* » (2).

(1) *Act.*, p. 303.

(2) *Act.*, p. 319. Que devient la gratuité du surnaturel ? Des distinctions étaient nécessaires et vives furent les polémiques. On trouvera une bibliographie détaillée allant jusqu'en 1911 dans le *Dict. d'Apol.*, art. *Immanence (méthode d')*, par les

Cette dernière formule nous mène au seuil du surnaturel (1).

III. — Sur les cimes.

Le Dieu transcendant.

Nous sommes au terme de notre course. Jetons un regard sur le chemin parcouru « sous la contrainte d'un déterminisme inflexible. Il est impossible de ne pas poser le problème de l'action ; impossible d'en donner une solution négative : impossible de se retrouver ni en soi-même, ni dans les autres, tel qu'on veut être ; bref, impossible de s'arrêter, de reculer ou d'avancer seul. Dans mon action, il y a quelque chose que je n'ai pu encore comprendre ou égaler : quelque chose qui l'empêche de retomber au néant et qui n'est quelque chose qu'en n'étant rien de ce que j'ai voulu

PP. Valensin, col. 611-612, éd. 1911. M. Blondel précisa sa pensée dans la fameuse *Lettre sur l'Apologétique*. La difficulté jaillit de l'opposition apparente entre la notion théologique de surnaturel et le principe moderne d'immanence (pp. 600-601) ; la nécessité dont il est question ne s'oppose pas à la gratuité du don (pp. 609-610) ; cette nécessité est une nécessité concrète qui veut que tout homme normal ait son drame intime où se pose le problème de son salut (p. 610) ; cette nécessité « *suppose déjà une touche secrète de Dieu* » (p. 611 ; cfr. *etiam Act.*, p. 388) ; Blondel prend donc non l'homme *abstrait*, mais l'homme *concret et historique*, appelé en fait à la vie surnaturelle (*Lef.*, pp. 51-52 note). Ce point de vue est donc tout différent de celui d'articles récents sur le *désir naturel du surnaturel*. (Voir bibliographie partielle allant de 1924 à 1929 dans *Rev. sc. phil. théol.*, avril 1929, p. 195, note 1 ; art. Roland-Gosselin : *Béatitude et désir naturel*). Blondel précise très heureusement sa position dans une lettre à P. Archambault, datée du 13 juillet 1927 (citée *in extenso* dans *Arch.*, pp. 96-99). Il faut la lire. Sommairement : *le fait interne est double : l'inquiétude naturelle servant de véhicule à une stimulation d'ordre transcendant ; le fait externe est double : confirmation de certaines vérités naturelles et apport original d'une révélation surnaturelle.*

(1) Quelqu'un demandera peut-être ce que devient la *religion naturelle*. N'est-elle pas un stade entre l'action superstitieuse et l'action surnaturelle ? *Grosso modo* : la religion naturelle est une *étape* ; en tant qu'elle est un *terme* de démarches antérieures, elle est une perfection et donc louable ; en tant qu'elle est un *point de départ* vers l'action surnaturelle, elle est imparfaite et vouloir en faire un terme définitif serait, dans l'ordre actuel de la Providence, une autolâtrie, une « action superstitieuse ».

jusqu'ici. Ce que j'ai volontairement posé ne peut donc ni se supprimer ni se maintenir, c'est ce conflit qui explique la présence forcée dans la conscience d'une affirmation nouvelle... Il y a un *unique nécessaire* (entendons : un Dieu transcendant). Tout le mouvement du déterminisme nous porte à ce terme ; car c'est de lui que part ce déterminisme même, dont tout le sens est de nous ramener à lui » (1).

Faisons quelques remarques sur ce texte. M. Blondel ne prétend pas que, pour arriver à l'idée de ce Dieu transcendant, il faille passer par toutes les étapes qu'il a parcourues. Mais, quelle que soit la voie, brève ou longue, — en tout état d'âme, à tout degré de civilisation, il s'offre, il s'impose à la conscience un *unique nécessaire*. Il « se tient à l'entrée et au terme de toutes les avenues où l'homme peut entrer : au bout de la science et de la curiosité de l'esprit, au bout de la passion sincère et meurtrie, au bout de la souffrance et du dégoût, au bout de la joie et de la reconnaissance, partout, qu'on descende en soi ou qu'on monte aux limites de la spéculation métaphysique » (2).

Notons également que M. Blondel parle ici d'un « unique nécessaire » et non formellement de la notion de Dieu. Car cet « unique nécessaire » n'est pas tant le résultat d'une construction logique de l'entendement que la manifestation de l'expansion réelle de la volonté. Pour connaître Dieu, il n'est pas nécessaire de le définir avec précision. Dieu ne se nomme pas nécessairement en se révélant à la conscience. Benson rapporte l'histoire d'un vieil Hindou qui, après avoir entendu le missionnaire pour la première fois, demanda le baptême. On l'interrogea : « As-tu jamais entendu parler de Jésus-Christ ? » « Je ne connaissais pas son nom, répondit-il, mais je l'ai toujours connu » (3).

Mais alors, dans ces cas, comment ce Dieu anonyme ou pseudo-

(1) *Act.*, p. 339. — 2) *Act.*, p. 343.

(3) Cité par G. DANDOY, S. I. : *L'apostolat intellectuel aux Indes* dans *Les Missions belges de la Cie de Jésus*, 1925, pp. 327-328. Étude très intéressante de l'application de la méthode d'immanence aux méthodes d'apostolat missionnaire.

nyme se révèlera-t-il à la conscience? Sous la forme d'un « unique nécessaire », d'une obligation absolue, de « la conviction, vague peut-être, mais certaine et impérieuse d'une destinée... à atteindre... Ce sera tantôt une inquiétude, tantôt une aspiration vers le mieux, le sentiment d'un rôle à remplir, la recherche du sens de la vie, l'idée qu'il y a quelque chose à faire dans la vie.

« Voilà donc ce qui marque la conduite humaine d'une empreinte nécessaire : quelque réponse que l'on donne au problème, le problème est posé. L'homme met toujours dans ses actes, si obscurément qu'il le sache, ce caractère de transcendance » (1).

L'option. (2)

Dernière remarque qui nous fera progresser. Ici comme partout la connaissance est génératrice d'action. L'idée de Dieu issue de l'action, nous pousse à agir et à vivre davantage. « Dès qu'on atteint Dieu par un trait de pensée, il nous échappe, si on ne le cherche par l'action. Partout où l'on reste, il n'est pas; partout où l'on marche, il est. C'est une nécessité de passer toujours outre, parce que toujours il est au delà. Sitôt qu'on le considère du dehors comme une matière de connaissance... sans jeunesse de cœur, ni inquiétude d'amour, c'en est fait, l'on n'a plus dans les mains que fantôme et idole... » (3). Penser à Dieu est une action, dit Joubert.

(1) *Act*, p. 353 : « nul besoin de dénommer ou de définir les fautes commises, pour les connaître ou les vouloir », p. 360.

(2) *Act.*, pp. 354-357.

(3) *Act.*, p. 352. Par ce qui est dit de notre connaissance nécessaire de Dieu, l'on voit qu'il s'agit d'une connaissance « réelle » et non d'une connaissance « notionnelle ». M. Blondel malmène souvent le concept et volontiers le traite comme ici de « fantôme et idole ». A la vérité, l'évolution s'est faite dans le sens d'une réhabilitation du concept : la connaissance « réelle » ne supprime pas la connaissance « notionnelle »; dans *l'Action* même, il est question d'une métaphysique (notionnelle) « à la première puissance » et d'une métaphysique « à la seconde puissance ». On trouvera dans *Arch.*, pp. 152-179 une étude sommaire des 5 principaux articles parus sur le sujet: *L'illusion idéaliste* (1898), *le Principe élémentaire d'une logique de la vie morale* (1900), *Le point de dép. de la rech.*

Quelle est donc cette action de l'idée de Dieu en nous ? « L'idée nous en est apparue comme ce surcroît de vie intérieure qui réclame son emploi, nous ne pouvons donc connaître Dieu sans vouloir le devenir en quelque façon. » Mais attention. Il ne s'agit pas de conquérir Dieu par une décision toute humaine, nous retomberions dans l'action superstitieuse. Dieu n'est pour nous, nous l'avons vu, qu'autant qu'il dépasse les efforts purement humains. Nous ne pouvons donc devenir en quelque sorte Dieu, qu'en nous inclinant devant sa transcendance, qu'en mourant à notre volonté propre, afin que Dieu, s'il le veut, supplante notre volonté propre et agisse en nous et par nous. C'est donc en joignant les mains dans un geste d'adoration douloureuse et de suprême anéantissement que se fermeront les bras immensément ouverts de l'action.

Mais ce geste d'abnégation, s'il nous est proposé nécessairement, reste cependant libre dans son acceptation. L'action nécessaire de l'idée de Dieu en nous est d'y poser une alternative : Oui ou non, l'homme voudra-t-il égoïstement se suffire sans Dieu ou bien voudra-t-il vivre jusqu'à en mourir, en consentant à être supplanté par Dieu? exclure de soi toute autre volonté que la sienne ou se livrer à l'être qu'il n'est pas comme à l'unique salutaire? *s'aimer jusqu'au mépris de Dieu ou aimer Dieu jusqu'au mépris de soi?*

« La façon toute simple dont la conscience populaire conçoit le problème de la destinée comme un choix, personnel à chacun, entre le bien et le mal, entre l'ordre de Dieu et l'entraînement de l'égoïsme, répond au drame le plus profond de la vie intérieure ».

Le mouvement de la vie touche donc à un terme et ce terme est une suprême option. M. Blondel la formule ainsi : « L'homme aspire à faire le dieu. Le dilemme se pose : être dieu sans Dieu et contre Dieu, être dieu par Dieu et avec Dieu ».

phil. (1906), *Le procès de l'intelligence* (1920), *Le problème de la mystique* (1923). — Sur ce que Blondel appelle ses « rétractations », on peut comparer *Arch.*, p. 73, note 1 et p. 74, note 1. — La position actuelle nous est livrée fragmentairement dans *Lef.*, pp. 119-283, ou dans *Arch.*, pp. 183-190 et *passim* de nombreuses notes.

L'humble attente dans l'abnégation volontaire. (1)

Négligeons la réponse égoïste, génératrice de mort. Arrêtons-nous à l'âme droite et généreuse, prête à renier sa volonté pour vivre de Dieu.

Et d'abord, Dieu est-il prêt à se révéler ainsi et à communiquer sa propre vie à l'homme? Ici la philosophie ne peut répondre. Elle peut montrer que la chose est possible, qu'on est nécessairement amené à poser la question : *Est-ce ou n'est-ce pas?* mais dire : *C'est*, dépasse sa compétence. Cependant la philosophie peut aider l'âme droite et sincère à se préparer à l'action parfaite.

Premièrement, il lui faut maintenir la sincérité entière de la volonté droite, c'est-à-dire « s'acquitter de ce qu'on sait, faute de mieux, en demeurant ouvert et docile à toute plus complète vérité : agir selon qu'on a de lumière et de force sans borner l'ampleur et la générosité du désir ».

Ensuite, comment se préparer à ce qu'éventuellement la volonté de Dieu supplante la nôtre? Par l'abnégation volontaire, qui fait que peu à peu l'homme meurt à lui-même. La pratique du devoir en est la meilleure formule (2). Car faire son devoir, c'est sacrifier ses désirs égoïstes et les plaisirs du monde pour faire le bien, mourir à soi pour vivre d'un autre. — L'abnégation : c'est encore l'acceptation de la souffrance : la souffrance qui nous détache de nous-mêmes et du monde, la souffrance qui est l'empreinte en nous d'un autre que nous, la souffrance qui nous empêche de nous acclimater en ce monde, la souffrance qui ici-bas traduit si bien le désir intime de l'homme qu'elle est aimée et recherchée des grandes âmes, qui en font l'acte par excellence. « Pour peu qu'on ait l'âme grande et avide, on jouit mieux de ce qu'on n'a pas que de ce qu'on a. L'infini ne s'acquiert pas comme une chose : on ne lui donne accès que par le vide et la mortification ».

(1) *Act.*, pp. 374-385.

(2) « Tous, tant qu'ils ne possèdent pas la science abstraite de leur destinée, tous, ignorants et philosophes, n'ont qu'à demeurer, comme des enfants, naïvement dociles à l'empirisme du devoir. » *Act.*, p. XIV.

Faire son devoir, accepter et aimer la souffrance est bien, mais il ne faut pas oublier que ce qui doit refermer les bras ouverts de l'action, c'est du surnaturel, c'est-à-dire quelque chose qui tout en étant nécessaire est impraticable et hors de la portée des seules forces humaines. Tout en agissant, il faudra donc avouer sa propre insuffisance et allier ces deux dispositions pratiques : « faire tout ce que nous pouvons, comme si nous n'avions qu'à compter sur nous ; mais en même temps nous convaincre que tout ce que nous faisons, quoique nécessaire, est radicalement insuffisant ».

Enfin dernière disposition requise par la sincérité totale. Si quelque part une institution existe qui professe de livrer à l'homme un don qu'elle dise lui être à la fois « indispensable et inaccessible », il faudra examiner tous ses titres et agir en conséquence : refuser serait se contredire, manquer à la science et à sa conscience.

Telles sont les dispositions morales que la philosophie propose en rigueur à toutes les âmes de bonne volonté. Résumons-les dans cette formule : *l'humble attente dans l'abnégation volontaire.*

Conclusion

Ainsi se « boucle » *l'Action*, sous l'impulsion d'une dialectique concrète et immanente à laquelle certaines formules moins heureuses ont parfois donné une apparence de subjectivisme. Cette dialectique, qui progresse vers une unité idéale par une oscillation continuelle de la volonté voulante à la volonté voulue et vice versa, est exploitée du point de vue de l'action : elle pourrait l'être également du point de vue de la pensée. Dans notre connaissance aussi, il y a déséquilibre, balancement : nous aimons les pensées claires à la Descartes, mais la clarté semble nous éloigner de la vie ; nous aimons les pensées vivantes, mais la vie semble nous entraîner dans le domaine de l'impulsion aveugle. Clarté et vie sont pour notre pensée deux pôles d'oscillation. On rêve d'une connaissance où l'être serait possédé dans une étreinte à la fois parfaitement claire et parfaitement vivante : mais c'est là chose divine.

M. Blondel nous promet d'étudier le jeu de sa dialectique à ce point de vue de la pensée. Écoutons-le. Il emploiera des formules traditionnelles, ne nous en étonnons pas. C'est là un des charmes de son commerce ; on recueille les confidences d'une pensée sincère et originale, toujours vivante, qui, éduquée loin de la scolastique, retrouve de par elle-même, une à une, des thèses classiques. Pour certains c'est plus qu'un charme, ils y trouvent une confirmation de la solidité des bases de la philosophie traditionnelle.

« Vous savez, dit-il à Frédéric Lefèvre, quelle importance la plupart des scolastiques attachent à la distinction réelle, en tout être créé, de l'essence et de l'existence. Transposons et interprétons cette distinction sur le plan où nous place notre analyse de la pensée : la connaissance par notion, (la connaissance-essence), présuppose et véhicule toujours quelque donnée concrète, quelque activité effective, quelque vue réelle.... Symétriquement, la connaissance réelle, (la connaissance-existence), n'est jamais pour nous connaissance personnelle et véritable sans susciter et utiliser quelque connaissance notionnelle.... Solidaires et incommensurables, les deux connaissances, même géminées, que nous acquérons de notre être et des autres êtres, ne sont jamais ni tout notre être ni tout l'être d'aucune chose. Elles ne suppriment donc pas le besoin d'une science originale répondant à l'originalité toujours sauvegardée de l'être ; elles contribuent même à mieux manifester la nécessité et l'irréductibilité de ce fondement de la pensée, comme les deux flancs de l'ogive appellent la clef de voûte qu'ils soutiennent, mais qui les soutiendra davantage encore.... ».

Et plus loin : « La clef de voûte..., il semble qu'elle ne vient que la dernière ; car l'on commence par élever les parois, par bâtir le cintre en bois et à cause de cela, on s'imagine peut-être qu'on la placera, elle aussi par le dessous.

Mais non, elle sera descendue d'en haut (1). »

Louvain. Robert CLAUDE, S. I.

(1) *Lef.*, pp. 223-231 et 263.